

DOCUMENTS

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

II

**UNE CONNAISSANCE
INUTILE**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

UNE CONNAISSANCE INUTILE

OUVRAGES DE CHARLOTTE DELBO



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

1. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

2. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

3. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, Lausanne, 1977, Berg International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

II

UNE
CONNAISSANCE
INUTILE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

*Nous arrivions de trop loin pour
mériter votre croyance.*

Paul CLAUDEL.

LES HOMMES

Nous avions pour les hommes une grande tendresse. Nous les regardions tourner dans la cour, à la promenade. Nous leur jetions des billets par-dessus le grillage, nous déjouions la surveillance pour échanger avec eux quelques mots. Nous les aimions. Nous leur disions des yeux, jamais des lèvres. Cela leur aurait semblé étrange. C'aurait été leur dire que nous savions combien leur vie était fragile. Nous dissimulions nos craintes. Nous ne leur disions rien qui pût les leur révéler mais nous guettions chacune de leurs apparitions, dans un couloir ou à une fenêtre, pour leur faire sentir toujours présentes notre pensée et notre sollicitude.

Quelques-unes, qui avaient parmi eux leur mari, ne voyaient que lui, rencontraient tout de suite son regard dans le faisceau des regards en quête de nous. Celles qui n'avaient pas de mari aimaient tous les hommes sans les connaître.

Aucun d'eux ne m'était frère ou amant, mais je n'aimais pas les hommes. Je ne les regardais

jamais. Je fuyais leur visage. Ceux qui m'abordaient pour la seconde fois – furtivement, quand ils allaient chercher la soupe à la cuisine – s'étonnaient que je ne reconnusse ni leur voix ni leur silhouette. J'avais en face d'eux une immense pitié et un immense effroi. Pitié et effroi où je ne participais pas vraiment. Il y avait au secret de moi une terrible indifférence, l'indifférence qui vient d'un cœur en cendre. Je me défendais de leur en vouloir. J'en voulais à tous les vivants. Je n'avais pas encore trouvé au fond de moi une prière de pardon pour ceux qui vivent.

Les hommes nous aimaient aussi, mais misérablement. Ils éprouvaient, plus aigu que tout autre, le sentiment d'être diminués dans leur force et dans leur devoir d'hommes, parce qu'ils ne pouvaient rien pour les femmes. Si nous souffrions de les voir malheureux, affamés, dénués, ils souffraient davantage encore de ne plus être en mesure de nous protéger, de nous défendre, de ne plus assumer seuls le destin. Pourtant, les femmes les avaient, dès le premier moment, déchargés de leur responsabilité. Elles les avaient tout de suite dégagés de leur souci d'hommes pour les femmes. Elles voulaient les persuader qu'elles, les femmes, ne risquaient rien. Leur féminité était leur sauvegarde, croyait-on encore. Et s'ils avaient tout à redouter, eux, elles se rassuraient quant à elles. Il leur faudrait seulement

avoir patience et courage, deux vertus dont elles étaient très sûres parce qu'elles sont de tous les jours. Alors elles reconfortaient les hommes, ne laissaient paraître ni lassitude, ni tristesse, ni inquiétude surtout. Elles seraient dignes d'eux, qui savaient quelle menace pesait sur leur vie. Les hommes, de leur côté, s'efforçaient au naturel quotidien. Ils s'ingéniaient à nous être utiles, cherchaient quels services ils pourraient nous rendre. Hélas ! Dans la détresse matérielle où ils étaient, il n'y avait rien que pussent leur demander les femmes. Celles-ci, dans une détresse tout aussi grande, avaient encore des ressources, les ressources qu'ont toujours les femmes. Elles pouvaient laver le linge, raccommoder l'unique chemise maintenant en loques qu'ils portaient le jour de leur arrestation, couper dans les couvertures pour leur confectionner des chaussons. Elles se privaient d'une partie de leur pain pour la leur donner. Un homme doit manger davantage. Chaque dimanche, elles organisaient un divertissement qui avait lieu dans la cour, auquel les hommes assistaient, debout derrière les barbelés dressés entre les deux quartiers. Toute la semaine les femmes travaillaient ; elles cousaient, elles répétaient pour le dimanche. Lorsque la préparation de la fête risquait d'être compromise par le manque d'entrain ou la mauvaise humeur, il se trouvait toujours une femme pour dire : « Si, il

faut le faire, pour les hommes. » Pour les hommes, elles chantaient et dansaient ; pour les hommes, elles jouaient l'insouciance et la gaîté. C'était un jeu déchirant. Mais l'animation qu'il suscitait parvenait quelquefois à faire croire, même à celles qui savaient le mieux combien tout cela était dérisoire.

Aussi ce dimanche-là était-il plus triste qu'aucun autre. Le commandant du fort avait interdit la représentation. Les hommes étaient consignés dans leurs chambrées, les femmes dans les leurs. Et ce n'était pas seulement pour cela que nous nous sentions tout à coup désœuvrées et absentes. Chacune avait un pressentiment vague auquel elle ne s'abandonnait pas parce qu'il y avait les autres et qu'elle cherchait à écarter en scrutant l'attitude de ses compagnes. Toutes jouaient si bien qu'aucune n'était dupe.

Nous étions inquiètes. Celles qui écoutaient les bruits à la cloison – du côté des hommes – attentives, l'oreille collée comme pour l'auscultation, disaient, en réponse aux questions : « Non, on n'entend rien. » On n'entendait rien et le malaise croissait avec l'après-midi.

C'était un dimanche de septembre, ensoleillé comme un dimanche d'été, avec déjà la mélancolie de l'automne ; c'est-à-dire que, depuis le matin, tout dans l'air, et dans les feuilles des arbres qu'on apercevait de la fenêtre, dans le

souffle du vent sur l'herbe des glacis et dans la couleur du ciel au-dessus du fort et dans la couleur des yeux, tout depuis le matin précisément avait la matité des jours dont on dit plus tard qu'ils ont été jours inhabituels.

« Et toi, Yvette, tu vois quelque chose à la fenêtre ? » – « Non, rien. » Soudain, on entend des pas dans le couloir, chez nous, un bruit de clefs à notre porte. La chef du camp entre, accompagnée d'une sentinelle. C'était une prisonnière, elle ne circulait jamais seule. « Josée, qu'est-ce qu'il y a ? – Rien, rien. Qu'est-ce que vous avez toutes, avec vos figures chavirées ? Il n'y a rien. Je viens chercher le linge des hommes. Prêt ou pas prêt, il faut le leur rendre tout de suite.

– Le leur rendre ? Tout de suite ? Pourquoi ? »

Déjà toutes s'affairaient, préparaient des baluchons avec les chemises et les chaussettes, défaisaient le paquet parce qu'elles avaient oublié un mouchoir, heureuses de sortir de la passive attente qui les écrasait depuis le matin, comme si enfin elles pouvaient faire quelque chose et que ce quelque chose fût utile.

« Les hommes partent ?

– Je ne sais pas. Je ne sais rien. » Josée ne voulait rien dire. L'une demande : « Quelle

heure est-il ? » Et nous devons toutes nous souvenir qu'à ce moment-là il était quatre heures.

Josée sortie avec le linge, la porte refermée, chacune retourne vers son lit. Le dortoir redevient étouffant de silence et d'attente.

Toute tentative de diversion ou de distraction se heurtait à l'inertie, à l'angoisse inexprimée. Si nous lisions quelque chose ? Personne ne répondait.

« J'entends du bruit. Ils descendent les escaliers.

– Qu'est-ce qu'il y a ? »

Du fond du dortoir, les têtes se dressent, les interrogations convergent vers celle qui écoute à la cloison.

« On les fait descendre.

Tous ?

– Non. Pas tous. Ça s'arrête. »

Plusieurs mois de cellule avaient donné à toutes un sens supplémentaire pour interpréter les sons et les froissements, les respirations et les pas.

À nouveau le silence. À nouveau l'attente.

Certaines essayaient de croire qu'il n'y avait rien à attendre. Pourquoi attendait-on ? Qu'attendait-on et pourquoi attendre ? Mais elles ne pouvaient se départir du sentiment de l'attente et de l'angoisse. Le silence, un long moment encore.

Puis on entend des pas dans le couloir, notre couloir, des pas de bottes cette fois, et toutes les femmes se trouvent debout entre les lits, prêtes, quand le sous-officier apparaît. Il tire un papier de sa poche, appelle des noms et chacune à l'appel de son nom va se ranger près de la porte et sur ses traits l'inquiétude cède à la résolution et au raidissement. L'Allemand appelle dix-sept noms, plie sa liste, sort avec les dix-sept femmes, referme à clef. Le dortoir paraît alors aux autres qui sont demeurées debout à leur place, vide et sonore, de cette sonorité particulière qui s'établit dans un lieu où il va se passer quelque chose.

Moi, je n'avais pas de mari de l'autre côté. C'est à la Santé qu'on m'avait appelée, quatre mois plus tôt. C'était le matin.

Nous attendions. Nous attendions que nos compagnes fussent de retour pour donner un nom à notre angoisse.

Nous les entendons qui reviennent. Le sous-officier les fait rentrer et c'est quand il a eu reverrouillé la porte que le raidissement et la résolution sur leurs visages se sont évanouis. Leurs visages apparaissent soudain déshabillés de toute expression ou de toute convention, dans cette nudité que donne un subit éclairage ou une atroce vérité.

Nous les attendions. Une sorte de détente s'opère en nous, quelque chose cède en nous

lorsque nous voyons qu'elles sont toutes là. Nous attendions un récit. Non, elles regagnaient leur lit. Chacune allait à sa place sans un mot, avec des yeux devenus sans regard. Et les autres qui voulaient savoir s'approchaient de celle avec qui, parmi les dix-sept, elles étaient plus particulièrement liées, pour la questionner. Je suis restée à ma place. Je ne suis allée ni vers Regina que j'aimais bien ni vers Margot. Et pas une de celles qui avaient été appelées le même matin que moi, à la Santé, n'a bougé. Nous savions.

Tout le dortoir chuchote maintenant. On apprend des détails. « Mon mari m'a donné son alliance. – Le commandant leur a annoncé qu'ils partiraient demain matin. – On les emmène dans les casemates pour la nuit. – Ils ont mis leurs cigarettes en commun. – Jean était tellement pâle, avec les yeux si creusés qu'il m'a fait peur. »

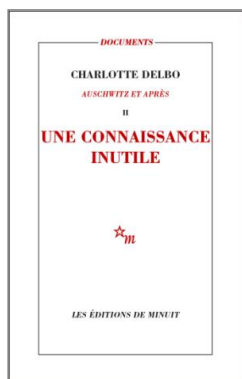
Et j'en entends une qui, dans un groupe près de mon lit, murmure : « René a dit à Betty qu'ils devaient être fusillés mais qu'ils avaient tous résolu de n'en rien dire aux femmes, de faire croire qu'ils étaient déportés. Naturellement, à Betty, il pouvait le dire. Seulement il ne faut pas le répéter. »

Alors l'une de nous s'est avancée vers le milieu du dortoir et à haute voix, s'adressant à toutes : « Les amies, puisque nous avons encore du

temps avant le coucher, nous devrions lire des poèmes. »

Les plus jeunes disposent les bancs. Tout le monde s'installe. C'était comme le premier repas après l'enterrement quand quelqu'un s'essaie à nouveau aux mots familiers et réussit à parler aux autres du boire et du manger. Mais quand la récitante dit : « Car il n'y a rien qui vous élève – Comme d'avoir aimé un mort ou une morte – On est fortifié pour la vie – Et l'on n'a plus besoin de personne », chacune a su à l'atteinte de ces paroles que malgré le mensonge des hommes et l'hypocrisie du commandant avec le linge à rendre, chacune a su qu'elle avait eu tout de suite le sentiment de la mort et sa certitude. Ils étaient courageux et tendres, les hommes que nous aimions.

Et moi j'avais honte d'avoir pu leur faire reproche d'un si court sursis. J'avais honte de n'avoir pas voulu les aimer. Je n'avais pas voulu les regarder, regarder leur visage, leurs yeux, entendre leur voix, et maintenant je ne pouvais plus distinguer l'un de l'autre. J'en pleurais de regret. Et quand on me parle aujourd'hui de Pierre qui avait abattu trois Allemands, ou de Raymond, le petit qui était infirme d'une balle reçue en Espagne, c'est tout le groupe indistinct et fraternel des hommes que nous aimions qui affleure à ma mémoire.



Cette édition électronique du livre
Auschwitz et après, II. Une connaissance inutile de Charlotte Delbo
a été réalisée le 01 février 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707304025).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326812